

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Hommage au Doyen Paul Guichonnet (1920 -2018)

Séance académique du 3 avril 2019

Paul Guichonnet
Géographe Historien
Passeur et conteur de notre Mémoire

Eloge de Marie-Claire Bussat-Enevoldsen, membre titulaire de l'Académie de Savoie

Nous a-t'il vraiment quittés, celui qui nous confiait, dans un demi-sourire « Le meilleur moyen de bien mourir, c'est de vivre » ? Vivre pour lui c'était agir, c'est-à-dire écrire, ce qu'il réalisa jusqu'à ses nonante-huit ans. Il espérait embrasser le siècle, mais le siècle fit mieux, il imprima son nom dans le livre de notre mémoire, celle des Alpes dans leur immensité, celle de la Savoie dans sa diversité. Avec le Professeur Paul Guichonnet, géographe et historien, l'on doit se mesurer « aux-entre-temps » des époques charnières, « aux-entre-deux » des frontières, et « aux-en-même-temps ». Il la pratiquait depuis longtemps cette locution soudainement au goût du jour.

A la question, quel type de savoyard êtes-vous ? Il répondait « Je suis un savoyard de la Savoie profonde, et en même-temps, au quotidien, je suis un savoyard-genevois. J'aime le pot de géranium rustique, le rhododendron et la gentiane. Dans mes habitudes, je suis un peu archaïque, un peu passéiste. Dans mon langage, je froisse certaines oreilles avec mon « bon gros franc parler savoyard ». Mais quand j'entreprends mes recherches, je me sens avant tout un savoyard-alpin. En réalité, mon monde de prédilection, ce sont les Alpes, grâce à l'influence de mon maître, Raoul Blanchard. C'est pour cela que ce carrefour d'influences, l'Allemagne, puis l'Italie, et ensuite Genève, m'a tant attiré ! La Savoie est un espace ouvert, qui nous prédispose, naturellement, à un certain cosmopolitisme. A la réflexion, si vous voulez vraiment une formule, je me définirai comme Savoyard citoyen Français, et en même-temps, européen ». (*)

A l'oral, une verve bouillonnante de torrent alpin, au physique, un regard vif-argent cerclé de lunettes pédagogiques, le professeur Guichonnet tenait à peine en place, sauf à sa table de travail. Il arpentait l'espace, une main sur son front de robuste terrien, geste machinal ou rituel bienfaisant... Ne devait-il pas, à l'occasion, remettre un peu d'ordre dans une foisonnante mémoire, une façon d'alléger une érudition truculente au service d'un esprit caustique ? Il jouait de ses maladresses et faiblesses, ironie narquoise, ambivalence dévoreuse, fébrilité distraite - « Paul tu es un exagéré » s'écriait, faussement excédé, son grand-père Jean-Marie. Les oreilles du presque centenaire en résonnaient encore. Un exagéré, vraiment ?

Pour le savoir, partons à la rencontre de l'unique enfant d'une raisonnable institutrice, Angèle Garcin, originaire de Vieugy, et d'un « fou de pédagogie » Gaston Guichonnet, originaire de Passy. Paul Jean voit le jour le 9 juin 1920 dans la petite école publique de Megève, sous le double signe des Gémeaux et de l'Ecole Laïque. C'est-à-dire sous les auspices de Mercure et de Jules Ferry, dieux de la Communication et du Savoir... Baptisé peu après dans « cette Bethléem des Alpes de l'époque »

selon le cérémonial de là-haut, le curé, accompagné de son enfant de chœur, alla chercher le nouveau-né à l'école publique et, suivi du long cortège familial, le déposa nu sur un coussin brodé devant l'autel. Le rituel fut respecté, profusion d'eau bénite, grains de sel sur la langue, hurlements de l'innocent au son des cloches battant à toute volée. Frémissements des Alpes, leur alpinotrotteur était né !

On le dédia à la Pédagogie dans les bras de son grand-père et parrain, Jean-Marie Guichonnet, instituteur à Chedde qui l'ondoya de la sentence hugolienne « *L'avenir des nations est dans les écoles du peuple* ». Ainsi se dessina une géographie de l'enfance, où l'histoire entra sur la pointe des pieds. Deux ans plus tard la famille s'installe à Bonneville. Gaston Guichonnet est nommé directeur de l'école d'application de l'Ecole normale de Bonneville, premier poste de cette qualité en Haute-Savoie. Son épouse occupe le poste d'institutrice de l'école primaire. Ce sera donc Bonneville jusqu'au baccalauréat. Le bambin se met « à lisoter » très tôt, entouré de livres et de journaux. Changement de décor les dimanches et petites vacances, direction Chedde chez les grands-parents paternels ; aux grandes vacances direction Vieugy, chez les grands-parents maternels entourés de leur ribambelle de petits-enfants.

A Chedde, Paul est impressionné par son grand-père « un instituteur raide et compas toujours tiré à quatre épingles » évoquant Gambetta « *Nous sommes républicains modérés, mais nous ne sommes pas modérément républicains* ». Apologiste et homme de terrain, il inculquait à ses élèves les valeurs morales fondamentales, et le soir, enseignait comptabilité et gestion aux adultes. Auteur d'une *Monographie de Passy* illustrée de ses photographies et plans dessinés, l'original grand-père s'était fait fabriquer un cercueil capitonné de violet par le menuisier de Servoz. Devant l'enfant ébahi, il s'y installait, prenait la position du gisant, avant d'énoncer la profession de foi testamentaire du « maître à penser » Victor Hugo « *Je demande une pensée à tous les hommes, je refuse la prière de toutes les églises* ». L'artisan refermait le cercueil, le rituel mémorial était respecté.

Toute autre était la chroniqueuse-conteuse de Vieugy, Claudine Garcin, sa grand-mère maternelle. Bien que ne sachant ni lire ni écrire, elle s'était plongée corps et âme « dans le fanatisme de l'Instruction », obligeant ses nombreux enfants, filles et garçons confondus, à étudier le plus longtemps possible. Lors des veillées autour de la table à pétrin, sous la lampe de pétrole, l'aïeule convoquait en patois les figures endormies, avec force détails et précisions. Elle possédait l'art de la saga familiale, locale, et régionale. Ainsi cette scène qui avait émerveillé la fillette de cinq ans sur la route de Chaux-Balmont, en septembre 1860. Claudine les revoyait défilant devant elle, souriant et saluant dans leur calèche, l'empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie, l'escorte bruyante de la cavalerie hautaine montée sur des chevaux luisant sous la pluie battante... Il pleuvait donc ce jour-là ? Paul n'en croyait pas ses oreilles. Cette précision brisa le rêve. Elle métamorphosa une scène de conte de fée en une réalité ordinaire. C'est ainsi que l'enfant perçut très tôt la force évocatrice des mots. Il s'imprégna du pouvoir de la mémoire, du vécu historique par le truchement du patois ancestral. Cette langue imagée, rapide et étrangère lui inculquera le goût de l'apprentissage linguistique.

A Bonneville, Paul poursuit ses études primaires et secondaires jusqu'au baccalauréat dans le collège laïc, petit mais notoire, comme externe. Excellent en tout, sauf en mathématiques, il bénéficie en classes terminales d'une situation privilégiée : ils sont trois en Philo, il est seul en Allemand. En 1938, son papa décède à l'âge de 50 ans. Paul est effondré. Sa maman, douloureusement meurtrie, se replia sur elle-même. Elle garda son poste d'institutrice jusqu'à la retraite, ce qui lui permit d'aider son fils dans ses études. Il obtient son bac Philo avec mention à dix-huit ans. Il veut devenir professeur de Philosophie, sa maman qui n'a pas l'esprit spéculatif, s'y oppose. Il suggère professeur

d'allemand, elle refuse, l'époque pense-t-elle, ne s'y prête pas. Prosaïque, et pour la rassurer, il opte pour le français, elle n'est pas convaincue. Son fils ne faisant preuve d'aucune ambition, elle décide de choisir pour lui. Elle l'inscrit en Hypokhâgne au lycée du Parc à Lyon. L'autorité maternelle pèse sur ses épaules, il part pour Lyon, seul et angoissé. Sa curiosité et sa vivacité reprendront vite le dessus. Grâce à la perspicacité de Madame Guichonnet, Lyon sera un éblouissement.

Interne, il découvre l'amitié. Il rencontre des professeurs remarquables et dynamiques. Jamais un instant de perdu, le travail sans relâche. Il apprend à écrire, à faire un exposé, à se présenter en public. Passionné et boulimique, il ne tient pas en place. Et surtout, il fait une découverte, le roman historique grâce à Erckmann-Chatrian. Tout l'intéresse, les études de lieux, de mœurs, et les biographies. Il sera donc historien et personne ne pourra le faire changer d'avis, sauf la guerre ! Le Lycée du Parc est fermé, la Khâgne transférée à Clermont-Ferrand. Impossible pour lui de s'installer en Auvergne, il doit donc aller à Grenoble. Grâce à une bourse, il entre à la Faculté de Lettres, après avoir réussi le certificat d'études classiques.

C'est alors qu'il rencontre son Maître, en la personne du professeur Raoul Blanchard. Fondateur de l'Institut de géographie alpine, et grand patron de la Géographie française, Raoul Blanchard règne sur Grenoble et sur ses étudiants. Subjugué par ce monstre sacré, l'étudiant opte pour la Géographie humaine, tout en se formant à la Géographie physique. Il prépare sa licence d'Histoire et de Géographie. Pour le diplôme d'études supérieures, Raoul Blanchard lui propose « l'Industrie du seuil de Rive » mais Paul ne se voit pas « s'empêtrer là-bas pour y compter des boulons ». Vives discussions. L'étudiant suggère « *La géographie et le tempérament politique en Haute-Savoie* ». Le professeur accepte cette première étude de géographie électorale après celle du politologue André Siegfried « *Le Tableau politique de la France de l'Ouest* » parue en 1913. Novatrice, l'étude du jeune savoyard sera plusieurs fois citée et publiée.

A la dureté de la vie estudiantine répond l'instabilité de la vie civile. La débâcle fait ses ravages, engendrant une pléthore d'actions forcées, les chantiers de jeunesse au-dessus de Rumilly, la fuite pour échapper au Service du travail obligatoire en Allemagne, et enfin le « gardiennage » du camp de prisonniers allemands de Saint-Pierre en Faucigny à la Libération. La situation est lourde à gérer, le jeune homme en sort meurtri mais en vie.

Le 25 août 1945, Paul Guichonnet épouse la jeune et jolie institutrice, Suzanne Replumaz en l'église de Bonneville. Les familles sont voisines et amies. Leur union heureuse et joyeuse durera jusqu'au décès de Suzanne en novembre 2002. Revenons aux années de jeunesse. Paul est nommé professeur délégué au Lycée Champollion de Grenoble, deux années plus tard au Collège Sommeiller d'Annecy, et enfin, professeur d'Histoire et de Géographie à l'Ecole normale d'instituteurs de Bonneville. Il aime sa ville. Il est élu conseiller municipal, fonction qu'il exercera durant quatre mandats, dont deux au titre de maire-adjoint. Sa ville l'honorera du titre de citoyen d'honneur. Paul approfondit également ses recherches sur un phénomène complexe de la société des siècles passés. Il en tire un article pionnier « *L'émigration alpine vers les pays de langue allemande* », soit, selon son expression « le début d'une ficelle qui fera des kilomètres ».

Fait inhabituel, Paul Guichonnet est un élu parlant couramment l'allemand. A l'invitation du préfet, il sert d'interprète à la réception donnée en l'honneur des bourgmestres allemands de la Zone d'Occupation française invités en Haute-Savoie. On lui demande de leur présenter le Département. Il rencontre le Dr Eckart Ulmann, premier magistrat de Staufen-im-Breisgau, localité située à l'orée de la Forêt Noire. Avec émotion, il le salue au titre de descendant d'émigrés savoyards partis au 18^e siècle de Nancy-sur-Cluses. Ils vont remonter ensemble la route des émigrés. C'est ainsi que naîtra

en 1953 le premier jumelage franco-allemand de la région Rhône-Alpes entre Bonneville et Staufenim-Breisgau, toujours aussi exemplaire et dynamique.

Apprécié en haut lieu, le professeur bonnevillois est nommé membre d'une commission de développement économique régional. Là, il se heurte à un obstacle de taille, le Mont-Blanc, bloquant un vaste territoire régional dans son développement économique, social, et humain. Comment agir ? Par la plume déjà, laquelle fera du Mont-Blanc le sujet d'une thèse brillamment soutenue à Grenoble, et qui fait toujours référence. Mais encore, il y a bien ce projet de tunnel routier étudié dans les années trente interrompu par la guerre ? Le voici qui reprend couleur en 1947, sous l'impulsion d'un petit groupe de pression animé par deux compagnons de route, Philippe Désaillood, conseiller général de Chamonix, et son beau-frère, Paul Guichonnet. Ils vont travailler de concert avec leurs collègues de France, de Genève, du Val d'Aoste et du Piémont. Ils passent à l'action, écrivent les cinq premières lettres décisives aux autorités concernées qu'ils postent eux-mêmes. Les autoroutes n'existent pas encore, alors évoquer une Route Blanche, quel défi ! Quinze années plus tard, c'est l'aventure de la première traversée. La petite équipe bien casquée dans les wagonnets de service, découvre au sortir de l'ombre, la riante Vallée d'Aoste. L'ouverture officielle du tunnel du Mont-Blanc à la circulation routière est officialisée en 1965.

Cette Vallée d'Aoste était familière à Paul et à Suzanne, ayant plusieurs fois déjà sillonné l'Allemagne et l'Autriche pour franchir les Alpes en direction de l'Italie. Mais découvrir ainsi le Piémont, c'est toute l'Italie qui s'offre soudain à eux. Paul apprend donc l'italien. Il plonge dans l'histoire italienne des 19^e et 20^e siècles où, après vingt années de fascisme, tout, ou presque tout, est à découvrir. Au centre de l'unité italienne s'impose la question de l'Annexion de la Savoie et de Nice à la France. La voie est ouverte pour l'historien savoyard, selon une ligne de réflexion bien définie, l'évolution de l'Histoire italienne au fil des deux derniers siècles. Les publications s'enchaînent des deux côtés des Alpes, leur auteur est sollicité, congrès et conférences se multiplient. Ses trois essais majeurs sur l'Italie contemporaine L'Unité italienne, Mussolini et le fascisme, Histoire de l'Italie paraissent dans la très célèbre collection des « *Que sais-je ?* ». Ils sont traduits en italien, allemand, néerlandais, portugais, espagnol, turc, bulgare et japonais. Les éditions successives dépassent rapidement les cent soixante-dix-mille exemplaires, ce qui va lui assurer un statut « *d'historien-italianiste* » de réputation internationale. Un jour, il apprend que son essai majeur, son préféré, L'Unité italienne, est l'ouvrage le plus volé dans les bibliothèques. Il est ravi, on ne vole que ce que l'on aime.

Mais alors, la Savoie ?... Curieusement, c'est au centre de «son» aventure italienne, que sa sensibilité et sa sagacité vont être aiguisées par la grandeur et les drames de l'antique province. « J'ai été terriblement chanceux » précisait-il en souriant. La chance, certes, mais associée à sa perspicacité. Elles l'entraîneront sur une piste inexplorée, la découverte de dossiers jamais ouverts, et de correspondances inédites. Un morceau d'histoire régionale et nationale attendait son heure de reconnaissance dans des archives et des greniers. S'il est un chercheur amoureux des archives, ce fut bien lui « Quel délice en les ouvrant d'humer leur odeur de papier jauni, de poussière » avant d'ajouter malicieusement « et d'urine de rat ! ». Paul s'appliquera à démêler un enchevêtrement de faits anciens, noués de passions et de haines, d'ambitions et de ressentiments, de cris et de silences.

Que s'est-il réellement passé en 1860 ? Qui est cet illustre Piémontais d'ascendance savoyarde, qui tient dans ses mains le sort de l'ancien duché, désormais impliqué dans la fastidieuse et incertaine création de l'unité italienne ? Un siècle plus tard, Paul Guichonnet salue son personnage, Camille de Cavour, son héros d'en deçà les monts. En le suivant de dossiers en correspondances, il va s'insérer dans la mouvance d'un incroyable trio : Napoléon III, Cavour, Victor-Emmanuel II, tous trois acteurs et metteurs en scène d'un troc spectaculaire de territoires ! Confronté à cette période agitée et incertaine de notre histoire commune, l'historien haut-savoyard va s'obstiner à regrouper et

comparer documents et informations, à questionner ses prédécesseurs et ses confrères, à écrire et réécrire sans cesse. A la lecture, sa magistrale Histoire de l'Annexion (Ed. Horwath) revue et corrigée à trente ans d'intervalle (La Fontaine de Siloé) s'enchaîne comme un feuilleton. Il s'est employé à cerner, retracer et commenter la longue et aventureuse épopée de la Maison de Savoie. Et ce, jusqu'aux dates fatidiques, glorieuses pour les uns, humiliantes pour les autres, des 22 et 23 avril 1860, quand une population dans son immense majorité, entérinait joyeusement un plébiscite devenu célèbre. Partant de là, au fil d'ouvrages de qualité, l'historien ira scrutant notre identité, recensant les lieux de mémoire, mouvements de populations, traditions, plantes, particularismes linguistiques locaux, patronymes... Sans craindre au passage, d'évaluer nos faiblesses et nos lacunes, à la lumière de ce singulier passé, ainsi que nos espérances, et nos richesses potentielles face à l'avenir. C'est dans ce sens, qu'il assura avec bonheur sa chronique historique, pendant plus de trente ans, pour *Le Messager-Essor Savoyard*, à l'intention de ses milliers de lecteurs fidèles à leur rendez-vous hebdomadaire. Peu de temps après les Fêtes de la Commémoration du Centenaire de l'Annexion, dont il fut l'un des membres actifs, on demanda aux élèves du certificat d'études le nom du personnage qui avait fait l'Annexion. Un petit Faucignerand répondit « Paul Guichonnet ». Le correcteur amusé n'osa pas lui donner tort.

Et puis il y eut Genève, « *Ce grain de musc qui parfume l'Europe* » disait-il, citant avec bonheur Madame de Staël. Reçu en 1962 sur concours à l'Université de Genève, professeur ordinaire au titre de géographe, Paul Guichonnet y dirigea et développa le département de Géographie. Des centaines d'étudiants, venus de tous pays et de toutes provenances, se pressaient dans des amphithéâtres archicombles pour l'écouter et pour le voir. Il leur parlait de géographie humaine, de géographie politique, sociale, historique. Il embrassait toutes ces disciplines avec brio, peu de notes, un micro-cravate en place, car leur professeur était aussi un acteur. On dût recourir à cette solution puisqu'atteint de « pédagogie déambulatoire », le maître s'emmêlait les pieds dans les fils du micro qui ne servait à rien, sinon à amuser l'auditoire par ses péripéties vocales. Il noua avec eux des relations complices et confiantes, jusqu'à leur distribuer ses notes, revendues sous forme de photocopiés pour leur cagnotte estudiantine.

Il fut élu deux fois doyen de la Faculté des Sciences économiques et sociales, l'une des plus grandes facultés de l'Université de Genève, supervisant trois mille étudiants et une centaine de professeurs. Comme il détestait signer des chèques, il sut s'entourer de collaborateurs efficaces. Avec ses collègues de l'université, il dirigea une Histoire de Genève (Privat-Payot). Egalement élu président de deux vénérables sociétés de Genève, la Société de Géographie, et la Société d'Histoire et d'Archéologie de réputation internationale, il fut pour cette dernière le premier président étranger et catholique ! Enfin, étranger dans la docte cité de Calvin, pas vraiment ! Un Savoyard d'aussi lointaine ascendance familiale était en réalité plus genevois, que la plupart des Genevois eux-mêmes, quand Genève et la Savoie partageaient identité, religion, dynastie, et territoires communs.

Dans la foulée, Paul Guichonnet forma une nouvelle équipe de spécialistes internationaux pour une étonnante et novatrice Histoire et Civilisation des Alpes (Privat/Payot) en deux volumes, qu'il offrit dédicacée à la reine Marie-José d'Italie entourée d'éminentes personnalités académiques et politiques en 1980. Cet ouvrage comblait une lacune. En effet, l'arc alpin « véritable épine dorsale de l'Europe occidentale » n'avait jamais été étudié dans sa totalité géographique, historique et socio-culturelle. En même temps, pour ses étudiants, et pour satisfaire aux échanges interuniversitaires entre Genève et le Portugal, il étudia le Mozambique, l'Angola, la Guinée-Bissau, les Iles du Cap-Vert. Il y multiplia les séjours, y travaillant intensément, poursuivant ensuite sa route en Afrique noire, en Egypte, en Thaïlande, au Canada, et enfin, plusieurs fois en Roumanie dans le cadre d'autres échanges.

Quand sonna l'heure de la retraite, le doyen Paul Guichonnet ne s'en offusqua pas, l'administration avait fini par peser sur ses épaules. Il allait enfin goûter à la liberté de travailler à son propre rythme. Il se mit à investir avec ferveur les bibliothèques publiques et privées, à entreprendre de nouveaux travaux à l'étranger, multipliant congrès et conférences, ouvrages et articles. Il recevait régulièrement étudiants et chercheurs, et se partageait entre académies et sociétés savantes. Il présidait beaucoup, en précisant, un brin désinvolte, que « faire les introductions et les conclusions découlait d'un privilège de l'âge » ! Malgré les apparences, cet extraverti ne l'était qu'à demi. En réalité, il était pudique. Il aimait parler, mais peu de lui-même. Sa notoriété lui valut à une certaine époque quelques détracteurs parmi certains régionalistes. Il en souffrit tout en précisant « c'est normal, on ne peut être un personnage public sans quelques vrais ennemis ».

Comédien, imitateur, improvisateur, il déroutait, provoquait, agaçait ou amusait. Mais on l'écoutait et on le lisait. Quand l'historien relate les interminables péripéties de l'Annexion, sa plume prend des allures de cape et d'épée. Quand l'essayiste analyse le fascisme, la plume oscille entre narration rigoureusement étayée, impartiale, et une causticité fébrile. Quand le Savoyard accompagne son Arthur de la Dent d'Oche (La Fontaine de Siloé) la plume se colore d'une tendresse méticuleuse. Quand le géographe campe son « *Homme devant les Alpes* » (Histoire et civilisation des Alpes) la plume délaisse un peu les incidences climatiques et topographiques. Elle épouse les mythes, les terreurs, les curiosités, et les symboles générés par les cimes, leurs influences psychologiques et spirituelles sur l'âme humaine. Quand le Faucignerand dissèque l'histoire d'Arthaz-Pont-Notre-Dame (Académie Salésienne) la plume flaire l'énigme rocambollesque.

Sans oublier ses coups de cœur des dernières années. Ainsi pour Claire-Eliane Engel et son remarquable ouvrage La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe s. (La Fontaine de Siloé), dont il brosse dans une longue introduction, un rigoureux et subtil portrait, regrettant qu'elle soit toujours aussi mal connue. Pour Les Chastel (Ed. Lolant) cette famille originaire de Veigy-Foncenex, dont il retrace dans un solide ouvrage préfacé par le professeur Jean Nicolas, leur destin entrelacé à celui de la Savoie, de l'Ancien Régime à la Révolution, de l'Empire à la Restauration. Et toujours, pour notre Vieille Savoie (La Fontaine de Siloé) livre préfacé par M. Hervé Gaymard, dans lequel il cherche encore à percer les secrets de la cession de la Savoie à la France en 1860, en s'intéressant cette fois-ci, aux sénateurs et députés savoyards, qui représentèrent leurs provinces au parlement de Turin dès 1848. Le professeur très âgé aurait pu s'arrêter là, mais comment résister à la demande de son ami, M. Joseph Ticon, président de l'Académie chablaisienne ? Il reprend sa plume vivante et colorée, afin de présenter leur publication merveilleusement illustrée et éditée Huit jours au pas de charge en Savoie et en Suisse par Paul de Kick, publié en 1840. Et puis, l'an passé, le voici à nouveau à sa table de travail, signant une présentation minutieuse et pertinente du Manuscrit inédit de Victor de Saint-Genis, Dix ans d'administration française en Savoie, 1860-1870, à la demande de La Fontaine de Siloé, enrichie d'une préface de notre président, M. Jean-Olivier Viout. Nous évoquons dans ce haut lieu de notre mémoire, la grande Savoie, celle qu'il a tant aimée, mais son cœur battait aussi pour la « Hiaute », notre Haute-Savoie. Pour elle, ce fut l'aventure de deux superbes ouvrages (La Fontaine de Siloé) sous une forme encyclopédique, qu'il mena entouré d'une solide équipe de collaborateurs, dont Louis Chabert, Gérard Levet, Jean-Pierre Courtin, Luc Rosenzweig, Pierre Préau, Christan Regat, et Pierre Soudan, notre ami complice. De même ses diverses collaborations, pour la collection Paul Payot : Mont-Blanc, Conquête de l'Imaginaire, et sous la direction de Christian Sorel, le Dictionnaire historique de l'Annexion, la Savoie et l'Europe.

Comment travaillait-il donc, l'ancien doyen de l'Université de Genève, éminent Membre correspondant de l'Institut de France pour l'Académie des Sciences morales et politiques ? Comment

Paul Guichonnet écrivait-il, lui qui « de ficelles en ficelles » allait compter à son actif près de huit cents publications ? Autant dire une bibliothèque couronnée de récompenses, un prix de l'Académie française pour son premier livre *Savoie* (Arthaud), le prix des Neiges, la Plume d'or de la Société des Auteurs Savoyards, le Prix 2000 du Livre savoyard, et de nombreuses reconnaissances officielles : Officier de la Légion d'Honneur au titre du Ministère des Affaires étrangères, Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques, Officier de l'Ordre du Mérite de la République italienne, Chevalier de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare, Médaille du Mérite culturel italien, Commandeur de l'Ordre de l'Infant Henri le Navigateur, que seuls reçoivent les explorateurs et les savants... Notre géographe n'était-il pas un explorateur et l'historien un savant ? A notre question « comment travaillez-vous en général ? » - Voici sa réponse : « Au départ, je traîne. Je suis comme les vaches qui boivent au bassin, elles mettent le nez longtemps sur l'eau, et puis quand elles l'ont mis dedans, elles ne le relèvent plus. Elles avalent d'un coup ! J'agis de même, je « ruminaille » beaucoup, et quand le stock est fait, je commence, et ne m'arrête plus ! Ensuite je travaille vite. C'est ce qui m'a permis de m'intéresser à divers sujets. Peut-être me suis-je trop dispersé ? Paul Morand avait cette définition, que j'avais reprise à mon compte : « Toute ma vie, j'ai rebondi sur les surfaces dures, sans y pénétrer », et André Gide disait « Les extrêmes me touchent », heureuse formule que je fais mienne également ! La France et la Suisse, l'Italie et l'Allemagne, les Alpes et l'Afrique, la Géographie et l'Histoire, et comme tout m'intéresse, j'ai tout voulu mener de front. C'est ainsi ! Je suis profondément marqué par une sorte de voracité intellectuelle, assaisonnée d'un goût violent pour la vie » (*)

Il aurait aimé être philosophe. En avait-il gardé une discrète nostalgie ? Seul il interrogeait Montaigne, Pascal, et un vieux compagnon de chevet, saint François de Sales. On peut servir Dieu tout en faisant bien son devoir d'Etat. Ce Republicain radical, tendance jacobine grâce à la Monarchie absolutiste, Français grâce à la Savoie, n'était pas un athée, ni vraiment un agnostique, ni un pratiquant. Un croyant ? Peut-être... Un laïc ? Absolument. Un passionné ? A cent pour cent ! Paul Guichonnet était un humaniste. Il cultivait un certain goût pour la polémique, les calembours, le vin de Savoie, blanc de préférence, à condition de trinquer avec les amis, compagnons d'une longue route jamais oubliés. Au-dessus de la porte d'entrée de la villa de Bonneville, un cadran solaire voulut par son propriétaire accueillait les visiteurs d'un « ora qualibet amicis » : « *à l'heure que tu veux pour les amis* ».

Après Bonneville, berceau d'une famille « très Jules Ferry », il partagea depuis votre mariage, chère Madame, ses quatorze dernières années dans votre appartement annemassien de l'avenue Jules Ferry. Cela ne s'invente pas. Il croyait volontiers au destin, celui-ci le lui rendit généreusement, en lui offrant cette dernière belle tranche de vie, tendrement vécue à vos côtés. Il n'aura donc connu ni la solitude, ni l'ennui, et moins encore l'oubli, que le grand âge impose parfois. Il apprécia découvrir avec vous une France qu'il connaissait peu, et goûter à la sérénité d'un quotidien qu'une petite chatte noire, prénommée Lola, enveloppait de son regard de déesse égyptienne. De votre balcon, lorsque ses jambes ne lui permirent plus de se déplacer, il contemplait le plus beau des paysages imprégné de ses deux mémoires, intime et collective. A gauche, le Massif des Voirons, à droite, le Salève, en face, le Môle, un peu décalé le Pic de Jalouvre, et lorsque le temps est clément et l'azur étincelant, « son Mont-Blanc », régner en majesté sur les Alpes, auxquelles il avait rendu ce vibrant hommage « *Terre de grandeur et d'effort, les Alpes par-delà leurs dangers et leurs drames incit(e)nt à la sérénité, selon l'expression célèbre de Goethe (...)* » « *Sur tout sommet règne la paix* » - (*Homme devant les Alpes*, op.cit.).

Que cette paix vous accompagne là où vous êtes depuis ce 13 septembre 2018, cher Professeur et Ami. Afin que cette conclusion ne soit pas synonyme de séparation, laissez-nous reprendre à votre intention cette réflexion de Talleyrand, ce grand personnage qui vous fascina tant, inscrite par vos soins en épigraphe à votre ouvrage sur l'Annexion : « *Je vous prie de remarquer Messieurs que je ne blâme ni n'approuve : je raconte* ».

Marie-Claire Bussat-Enevoldsen

(*) Paul Guichonnet, Histoire régionale et Géographie alpine. Entretiens avec Marie-Claire Bussat-Enevoldsen. Ed. Le Vieil Annecy, 2000.